

JEAN-PIERRE RAFFARIN

LA  
DERNIÈRE  
MARCHE

LETTRE À  
NICOLAS SARKOZY

GRASSET



Mon cher Nicolas,

Nous nous connaissons depuis une trentaine d'années. Nous venons de deux familles alliées de la droite et du centre. Tu as été mon ministre de l'Intérieur, puis mon ministre de l'Economie et des Finances, quand j'étais à Matignon entre 2002 et 2005. Tu es aujourd'hui le président de notre parti, l'UMP, et le candidat que je soutiens pour l'élection présidentielle de 2007.

J'ai envie de prendre le temps de te parler de cette fonction que tu veux conquérir et de ce pays que tu veux comprendre et aimer. Comme Premier ministre de Jacques Chirac, trois ans durant, j'ai pu mesurer la grandeur et la difficulté de la tâche qui t'attend. Etre à la tête d'un pays comme le nôtre, magnifique et tourmenté, talentueux et tétanisé, réclame des qualités paradoxales. Le bon candidat que tu es, pugnace, énergique, bouillonnant, poursuit son chemin en devenant un homme de réconciliation qui doit prévenir les tensions excessives d'une société toujours guettée par la violence mais aussi par l'immobilisme.

Lors de ce long bail à Matignon, j'ai donné beaucoup de moi-même, sans jamais faiblir, sans jamais trahir. J'en suis sorti cabossé mais apaisé. Je pourrais affirmer comme Paul Valéry : « Je suis un honnête homme. Je veux dire que j'approuve la plupart de mes actions. » J'ai réformé les retraites et l'assurance-maladie, assoupli la mise en œuvre des 35 heures, engagé la décrue du chômage. Et le provincial que je suis fier d'être, longtemps président de la région Poitou-Charentes, est heureux d'avoir lancé l'acte II de la décentralisation. De la sécurité routière au premier plan Climat, de l'Agence de l'adoption aux pôles de compétitivité, 95 % des engagements de mon discours de politique générale ont été tenus, « une performance rare dans l'histoire des Premiers ministres de la V<sup>e</sup> République » selon *Le Monde*.

Les « petits marquis » parisiens ont pu moquer ma volonté de redonner la parole et le pouvoir à la France d'en bas, sans clouer pour autant au pilori la France d'en haut, je persiste et signe. Et je revendique mes origines rurales qui ne m'ont jamais enfermé, me donnant le goût de la découverte et des grands espaces. J'étais dernièrement en Chine, comme tous les ans, au Canada, en Tunisie. Et je voyage régulièrement pour évaluer les enjeux internationaux et dessiner l'horizon d'une mondialisation humanisée.

J'ai longuement présidé une belle région, en gouverneur girondin amoureux de son territoire. J'ai ardemment vécu ma traversée du pouvoir à Matignon, à un des postes

les plus exposés et les plus captivants de la République. Aujourd'hui, je suis de retour au Sénat et à l'UMP. Je me sens plus expérimenté, plus lucide, encore plus désintéressé. Au total, plus libre et très heureux.

Une valeur m'importe particulièrement. La loyauté. On la pense impossible en politique, c'est faux. J'ai le sentiment d'avoir été d'une loyauté sans faille envers Jacques Chirac. J'ai été son bouclier, son rempart, et c'est ainsi que devraient agir tous les Premiers ministres qui sont en fait des seconds, au lieu de manœuvrer pour prendre la barre à celui qui les a distingués. Nicolas, je souhaite que celui que tu choisiras pour t'épauler agisse de même.

Toi et moi, hier au gouvernement, aujourd'hui en campagne, nous avons pu tester réciproquement nos loyautés. Je peux dire que nous avons travaillé en confiance et que nous avons su additionner nos différences. Je suis sûr que nous en ferons autant à l'avenir.

Mes ambitions sont claires. Je n'ai pas vocation à devenir président de la République, c'est toi que je soutiens, Nicolas. Je ne me vois pas être ton Premier ministre, on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Par contre, je sais allier les contraires, pacifier les conflits et fédérer les enthousiasmes. Je suis un casque bleu de l'union de la majorité, un acteur du cessez-le-feu entre belligérants d'une ridicule guerre fratricide, qui toujours reprend comme un feu mal éteint. Mon idéal de soldat ? La paix retrouvée. « Qui sème la division récolte le socialisme », dirait Giscard.

Ici, je veux te raconter la France de toujours qui doit aller de pair avec cette société de demain que tu imagines déjà avec ambition. Tu vas hériter d'une France en cristal, qu'il faut manier avec délicatesse. Une France qui croit sa beauté menacée, qui se crispe sur le passé, et qui rabat les œillères sur un regard apeuré. Une France à qui il faut redonner confiance, sans tout chambouler. Une France qu'il faut sortir de ce perpétuel tête-à-tête entre le sauveur providentiel et les pauvres pécheurs toujours pris en faute, toujours avides de rédemption, qu'on traite comme des enfants irresponsables ou comme des girouettes omnipotentes. Comme si nous ne pouvions refonder la confiance entre l' élu de tous et des citoyens adultes, confiants dans leurs délégués, ces représentants des corps intermédiaires trop décriés, trop méprisés.

Je connais notre pays. J'ai connu ses présidents. J'étais jeune homme quand j'ai suivi le dernier voyage de Pompidou, à Poitiers. J'ai rejoint Giscard que j'ai profondément admiré. J'ai combattu Mitterrand le socialiste et j'ai scruté Mitterrand le Charentais. J'ai soutenu et épaulé Chirac. Je sais ce qu'exige cette charge très particulière. Je tiens à te proposer mon expérience, car je crois que les hommes ne sont pas figés de toute éternité, qu'ils doivent évoluer et qu'ils ont besoin des autres pour à la fois épouser la fonction et y résister.

J'oubliais. J'ai vu venir de loin ton adversaire principale, Ségolène Royal. Je l'ai affrontée en Poitou-Charentes. Elle ne m'y a jamais battu personnellement. Je sais son talent médiatique, son caractère qui masque son absence de vision, ses convictions plus profondes qu'on ne croit et d'autant plus dangereuses pour nous qu'elle chasse sur nos terres. Je mesure ses forces et ses faiblesses. Je te parlerai d'elle.

Et je te parlerai de toi.

## L'HOMME QUE JE SOUTIENS

Je vais tenter de définir les qualités indispensables au futur Président de la République d'un pays en proie au doute. Je vais donc parler de toi, Nicolas. Tu es le candidat que je soutiens et un homme que j'apprécie. Je vais parler de tes forces, de tes faiblesses, et surtout de ton potentiel et de la manière de l'adapter à une fonction faite de constantes et de mutations. Mais, il me faut d'abord dire quelles ont été nos trajectoires respectives.

Nous avons eu longtemps des itinéraires parallèles, pour ne pas dire divergents. Nous appartenons au même camp, celui de la droite et du centre, mais pas à la même famille. A l'origine, tu partages la compagnie des bonapartistes, quand je me retrouve plutôt chez les orléanistes. Nous animons des mouvements de jeunesse, toi à l'Union des jeunes pour le progrès (UJP) chez les jeunes gaullistes, quand je suis secrétaire général des Jeunes Giscardiens. Je suis un peu plus âgé que toi. Sept ans de différence quand on n'a pas 30 ans, ça compte. J'ai déjà des responsabilités quand tu vas en prendre sans tarder. Et puis, Giscard a été élu en 1974. Il aime écouter les jeunes, s'en entourer. Tout cela me fait grandir vite quand le RPR doit liquider ses guerres intestines avant de remonter en selle. Jacques Chaban-Delmas, candidat battu au premier tour, fut plus qu'une comète dans ton ciel politique. Voici venir Jacques Chirac, Premier ministre de Giscard, qui reprend la main sur ton parti, et qui va à la fois permettre ton ascension et obscurcir ton horizon jusqu'à aujourd'hui. Je sais qu'Hughes Dewavrin, l'un de mes cadets, viendra te faire des offres de service. Il est ton exact contemporain, vous vous êtes appréciés à l'adolescence et, pressentant tes talents, il te fait valoir l'avenir glorieux qui t'attend si tu rejoins la Giscardie. Sans succès...

Je me souviens que nous nous croisons lors de l'organisation de meetings qui mélangent la politique et le rock, manière déjà unitaire de mobiliser une France jeune, dirigée par un jeune Président. Nous chantons « La ballade des gens heureux » à la fête des Jeunes Giscardiens. Mais, comme tout le monde, c'est lorsque que tu conquiers Neuilly à la barbe de Charles Pasqua, en 1983, que je réalise l'envergure que tu vas prendre. A l'époque, je travaille dans le conseil. Je suis directeur général de Bernard Krief-Communication. Ressources humaines, études de marché,

campagnes de promotion... Nous avons aussi une activité publique, nous faisons la promotion des villes. Je viens te voir à la mairie, pour savoir si nous pouvons travailler ensemble sur Neuilly. Cela ne peut se faire, mais nous nous quittons en bonne intelligence.

### *Les combats qui nous ont séparés*

Ensuite, nos combats vont nous séparer. Il est étonnant de voir comment, pendant vingt-cinq ans, nous allons voyager dans le même compartiment mais en vis-à-vis. En 1974, tu es avec Chaban, je suis pour Giscard. Puis, en 1981, tu soutiens Chirac et moi, je continue avec Giscard. Ensuite, tu te rapproches de Madelin, en 1989, pour les européennes, où je vais vers Juppé sur les recommandations de Giscard. Puis, pour 1995, tu choisis Balladur et moi, Chirac. Il y aura aussi ces municipales à Paris où tu militais pour Séguin quand je croyais aux chances de Panafieu. En 2002, enfin, alors que tu espères Matignon, c'est moi qui suis choisi.

Pendant cette longue séquence de proximité-opposition, nous aurons quelques moments de tension. Entre 1993 et 1995, Balladur est Premier ministre, tu es le porte-parole du gouvernement. Moi, je suis celui de l'UDF. On s'envoie des piques par presse interposée. Je ne te rate pas sur le CIP. Tu me le rends bien, entre 1995 et 1997, quand tu tombes en disgrâce et quand j'entre dans l'équipe Juppé, comme ministre des PME. Ce qui me vaut de ta part l'accusation de « faire une politique de boutiquiers », quand je soutiens les petits commerçants, mettant à mal les intérêts des grandes surfaces. A compliments, compliments et demi. La balance s'équilibre quand Jospin arrive, et nous voilà d'accord.

Déjà, je pense qu'il est temps de relier nos deux rives. Avec Michel Barnier, Jacques Barrot et Dominique Perben, nous créons le club Dialogue et Initiative, qui regroupe des parlementaires, des militants, des sympathisants, et qui transcende les clivages internes à la droite et au centre. Les municipales de 2001 ne font qu'aviver la conviction que le temps de l'union est venu. Les lourdes défaites à Paris et à Lyon, suite aux bisbilles internes à notre camp, renforcent mon envie d'envoyer à la casse la machine à perdre. Je reçois le soutien de Jérôme Monod et de l'Elysée, mais tu n'es pas encore converti à cette cause. Tu fais de la résistance, ne lâchant le RPR qu'avec un élastique, comme si ton envie d'en prendre les rênes te dissuadait de le diluer dans un ensemble mal défini. Avant la présidentielle de 2002, nous parvenons pourtant à mettre en route l'Union en mouvement, la matrice de la future UMP.

La campagne de 2002 nous voit petit à petit monter en puissance et nous opposer d'autant. Depuis 1995 et ton soutien à Balladur, Chirac peine à te réintégrer dans son cercle rapproché, à te pardonner ce qu'il considère comme un manquement. C'est

Dominique de Villepin qui joue les messieurs bons offices. Vous vous montrez tous deux lors d'un tournoi de tennis à Bercy, histoire de valider cette réconciliation nécessaire.

Durant la campagne, je multiplie les meetings. Ma voix et mon propos sont écoutés. Les journaux que j'intéressais peu me découvrent et m'intronisent meilleur orateur du moment. Cette faveur nouvelle pour un provincial au profil libéral-social, te plaît modérément et me vaut une volée de bois vert du genre : « Il ne suffit pas d'être un marchand de cravates pour être un bon orateur. » A laquelle je rétorque par cette phrase de Courteline : « Paraître insuffisant aux yeux des suffisants est un délice de fin gourmet. »

Comme tu n'as peur de rien, ni de personne, tu bats déjà tambour pour dire que tu te verrais bien Premier ministre. Comme j'ai moins d'outrecuidance, ou moins confiance en mon étoile qui brille loin de Paris, loin des regards, je suis plus sur la réserve. Poitiers accueille Jacques Chirac pour un meeting qui se passe au mieux. Cela dessille les paupières flâpées du microcosme qui découvre enfin les charmes de la Vienne et me bombarde à Matignon, sans autre forme de procès. Je n'ai aucune garantie, aucun engagement. Juste quelques bonnes impressions qui demandent confirmation. Pour éviter les turbulences nocives, pour apaiser ton anxiété, pour te donner les gages permettant de finir la campagne en bonne intelligence, Jean-Louis Debré t'invite à Evreux. Si le doberman le plus fidèle du Président te reçoit en invité de marque, c'est bien que tu gardes toutes tes chances.

Nous sommes rivaux mais, jamais, nous ne nous dressons l'un contre l'autre, en coqs de combat. Ce n'est pas le registre et puis les circonstances ne l'exigent pas. Le Président et Bernadette Chirac veillent aux équilibres. Nous évoluons dans la même galaxie, mais nos orbites sont différentes et nos planètes n'ont pas vocation à se percuter. On se croise, on se salue, on se parle. Tout cela reste très civil. Nous n'avons ni conflits exagérés, ni instants de complicité privilégiés. Nous avons des profils si différents que le match ne peut avoir lieu.

Ton principal reproche tient à ma toute sincère proximité avec Alain Juppé, dont j'ai été un ministre très heureux, c'est vrai. Je me souviens d'un grand moment de tension lors d'un meeting à Périgueux. Ta colère venait de ta place à table, marginale. Et Alain qui recevait en Aquitaine m'avait désigné comme dernier orateur. Après ton discours, tu as claqué la porte. Ce jour-là, nous avons compris, toi et moi, que tu ne serais pas le choix de Juppé.

En fin d'après-midi, le 5 mai 2002, nous sommes dans le bureau de campagne de Jacques Chirac autour d'une grande table. Il y a là Juppé, Ruffenacht, Douste et les autres. Le Président ne paraît pas très heureux. Jérôme Monod me glisse à l'oreille : « Il voulait battre Jospin. » Ainsi le principal conseil du Président réélu est réduit au

plus simple : « Pas de triomphalisme. » Il est l'heure de rejoindre les plateaux télévisés. Je m'avance vers Jacques Chirac pour prendre congé. Je m'attends à une petite phrase du genre : « Couche-toi tôt, la journée sera longue demain. » Rien, si ce n'est un affectueux : « Je te remercie, Jean-Pierre. »

Au soir de ce second tour, je n'ai toujours aucune certitude. Un seul élément me permet d'anticiper sur ce que j'espère et redoute à la fois. Sur les plateaux de télé, je remarque ta mine sombre et tes mâchoires serrées. La gravité de la période peut le justifier, mais la victoire du jour et l'éloignement de la menace Le Pen pourraient t'autoriser un rayonnement plus solaire. Je ne peux m'empêcher de songer que tu sais que le sort en est jeté et que les dés n'ont pas roulé à ta convenance.

Ce n'est que le lundi matin, à 11 heures, que le secrétaire général de l'Elysée m'appelle. Le Président veut me voir au plus tôt. Nous fixons 11 h 30. Jacques Chirac me reçoit à l'heure dite et m'annonce : « J'ai décidé de te nommer Premier ministre. » Il me fait part de son souhait de confier le Quai d'Orsay à Dominique de Villepin. Il a testé les réactions des généraux quant à une nomination de Michèle Alliot-Marie à la Défense : « Après une première surprise, leur réaction a été positive. » Il m'informe également de votre conversation du matin. Nous discutons de ta place au sein de mon gouvernement. L'Intérieur a notre faveur commune. Ces grandes lignes tracées, le Président me laisse libre de poursuivre la répartition des tâches.

Ta nomination ne manque pas d'ampleur. Dans un pays aux cent coups, perturbé par l'insécurité, le défi n'est pas mince. Chirac agit souvent ainsi : dans le même mouvement, il récompense et il met à l'épreuve. Pour ma part, je suis bien conscient qu'il vaut mieux t'avoir dans mon gouvernement que de te laisser sur le quai, à remâcher ton amertume. Ce talent, cette énergie, cette puissance de travail, il est important de les mettre au service de l'intérêt collectif, au lieu de les laisser dévaler une pente cahotante. Et, pour l'heure, je te préfère à l'Intérieur qu'aux Finances. Question d'urgence politique, mais aussi question d'harmonie au sein du gouvernement. Souvent, Matignon et Bercy se livrent à des bras de fer sur les questions budgétaires. Et l'ordre des préséances et des priorités est ainsi fait, que Bercy doit souvent s'incliner devant la volonté de Matignon. Mieux vaut que nous évitions ce genre de pugilats et d'humiliations avant d'avoir appris à mieux nous connaître dans le travail.

### *Débuts idylliques*

Les débuts sont idylliques. La sécurité étant l'objectif de l'heure, nous avançons groupés. Quand nous discutons de l'augmentation des effectifs policiers, tu as souvent gain de cause. Tu gagnes les deux tiers de tes arbitrages. Et je vois Francis Mer, ministre de l'Economie et des Finances, chargé d'éviter les dérapages des dépenses, déglutir avec difficulté devant ces facilités que je te garantis pour le bien du pays. Il ne t'en voudra pas et sera l'un de mes anciens ministres parmi les premiers à te soutenir.

Tu prends en main ton ministère, tu t'investis fortement. Et si tu te places toujours au cœur des systèmes, au centre des problèmes, si tu aimes que la terre tourne autour de ton axe, tu es d'une loyauté sans faille. Tu me préviens, tu m'avertis, tu respectes la fonction. Les relations personnelles sont directes et animées.

Les sondages me sont favorables. *L'Express* fait sa une sur la « France raffarinée ». Le pays découvre ma tripe provinciale et populaire, mon goût pour le genre humain, et cette bonhomie affectueuse qui fait grincer le Paris faisandé des nouvelles aristocraties du mépris. Dans ton entourage, on se rassure d'un « Raffarin va passer de mode ». Les rapports se tendent comme c'est d'usage quand s'éloigne le temps de l'état de grâce. Fatigue, tension, nos équipes s'écharpent parfois.

Quand tu montes en régime, quand tu voudrais tempêter au téléphone, je préfère te voir en tête à tête. Avec toi, il faut aller au contact et te laisser exprimer tes griefs. Tu tiens à dire ce que tu as sur le cœur. Avant que tu aies vidé ton sac, inutile de tenter d'argumenter.

Face à un Villepin en rage, Chirac me recommandait : « Tu mets l'écouteur à deux mètres et tu attends qu'il ait fini. » Toi, il faut t'écouter avec attention, te laisser dévider la pelote de tes arguments. Tu parles haut, tu menaces car tu ne détestes pas faire peur, tu tends les liens à les rompre mais tu ne les brises pas. Tu contrôles ta machine à explosions et l'injure t'est inconnue.

Comme tu parles beaucoup, comme tu ne marines pas dans le silence et le secret, tu ne mens pas. Tu colories, tu arranges, tu cisèles, mais tu ne trafiques pas la réalité. Mieux, tu reconnais les faits, tu évites les dénis, tu n'ergotes pas façon : « On a déformé mes propos » ou « Je n'ai jamais dit ça ». On sait toujours où tu veux aller. Tu n'es pas dans la dissimulation, tu n'as pas lu Mazarin. Ce qui fait que ton tempérament difficile, fourmillant et boulimique, reste compatible avec la vie d'une équipe. Les solitaires, ceux qui gèrent plusieurs scénarios à la fois et en changeant plusieurs fois par jour, ont des lignes plus secrètes à percer.

## *À l'aise dans la crise*

Tu n'as pas peur de la crise, je peux même dire que tu t'y montres à l'aise. Mais, comme tu es quelqu'un de positif, que tu te projettes perpétuellement en avant, tu passes facilement à l'après-crise. Autant tu refuses d'escamoter le conflit et tu veux aller au fond pour vider la querelle, autant tu cherches toujours la sortie. Ce qui me fait dire que tu es quelqu'un de globalement facile à vivre.

Tu te souviens sans doute du difficile dossier de la décentralisation des personnels techniques de l'Education nationale. Ce dossier concernait à la fois Luc Ferry pour la Rue de Grenelle et toi, pour la Place Beauvau. Luc a très mal vécu que je fasse appel à toi quand il était en situation de blocage. J'en ai été peiné car j'ai toujours pour Luc affection et considération. Mais j'étais convaincu de l'importance de ce dossier pour montrer qu'on pouvait échapper aux traditionnels clivages idéologiques qui encombrant le dialogue social à l'Education. Naturellement, tu as cannibalisé l'attention et tes gestes collectifs n'équilibraient pas ton énergie personnelle. Au final, 85 % des personnels concernés ont préféré relever du statut de la décentralisation plutôt que de celui de la fonction publique. Ils ont voté notre loi.

Gérer le Sarko au mieux demande du temps. Dans mon coaching du gouvernement, j'y ai consacré une grande part de mon énergie.

Sur la Corse, nous allons œuvrer en chœur et nous rapprocher dans les difficultés comme dans les réussites. Nous commençons par proposer à l'île la suppression des deux départements existants, et la création d'une collectivité territoriale unique. Comme souvent avec ce mode de scrutin, les électeurs détournent le référendum. Ils craignent que cela ne renforce les tenants de l'autonomie. Et cela, ils n'en veulent sous aucun prétexte. En votant contre notre proposition, paradoxalement, ils renforcent notre thèse. Les Corses vont exprimer leur attachement à la France, ce que nous leur demandions. Mais, ils préféreront soutenir le département que le gouvernement.

Les dernières réunions publiques sont difficiles. Nous finissons tous deux debout sur des chaises branlantes, dans le hall de l'aéroport, à tenter de nous faire entendre. Retranché dans un petit bureau, Claude Guéant essaie de maîtriser les événements. Tu es sincèrement désolé. Ma bonne humeur rassure tout le monde. Sauf le préfet... Suite à ces événements pénibles, j'ai droit à tes excuses. Quand j'ai vu certains ministres m'ayant mis dans des situations difficiles, avoir l'air plutôt contents d'eux. Et faire au Président une note à leur gloire...

L'arrestation de Colonna est un temps fort. Tu m'associes au jour le jour à la longue traque que tu as la charge de piloter. Nous avons des réunions hebdomadaires où tu

me fais part des pistes suivies. Et, tu m'entretiens également de l'état moral de Mme Erignac, la veuve du préfet assassiné, que tu reçois régulièrement. Je vais suivre heure par heure l'attaque de la bergerie et le débusquage du meurtrier présumé. Tu m'appelles quand Colonna demande à voir son fils avant de quitter l'île. Je décide de le ramener à Paris, sans tarder, et de n'accéder à sa demande que quand il sera mis en sûreté sur le continent.

Cet épisode comme beaucoup d'autres témoignent de ton sens de l'Etat. Jamais, je ne t'ai pris en faute, en flagrant délit d'insubordination ou de négligence. Tu es parfois *border line* mais jamais tu ne franchis les bornes. Ce que je te dis là, j'ai eu l'occasion de le dire à Dominique de Villepin après l'échec de l'opération secrète menée pour tenter de tirer Ingrid Betancourt des griffes de ses ravisseurs. Tu assumes tes responsabilités. Si cela relève de ton champ de compétences, tu sais décider et cela ne t'angoisse en rien, mais tu sais aussi consulter le supra et l'infra, si nécessaire. Tu ne pêches pas par légèreté, tu respectes les procédures quand ta caricature et les relations bravaches que tu entretiens avec Chirac ont faussement fait de toi un chasseur solitaire. Au contraire, tu t'arranges toujours pour agir en bonne transparence avec ta tutelle, ce qui te permet d'être protégé, couvert, quand beaucoup t'imaginent preneur de risques excessifs ou défieur d'autorités. Alors que tu n'es pas énarque, je te sens très respectueux de l'appareil d'Etat, attentif à l'avis des préfets. Et, à ma grande surprise, tu t'es occupé moins que je ne pensais des nominations aux postes clés.

En résumé, je n'ai pas souffert de ton efficacité.

### ***Seul face à la canicule***

A l'été 2003, la canicule prend la France par surprise. Je suis à Combloux, au pied du Mont-Blanc. A force d'entendre Patrick Peloux et ses compères crier au loup à la moindre difficulté, le ministère de la Santé a endormi sa vigilance. Je suis le premier à réaliser la gravité du problème et à remonter à Paris, alors que les services se veulent rassurants...

Quand je mesure les fragilités structurelles du ministère de la Santé, je vais chercher dans mon expérience d'élus régional une procédure d'urgence que personne ne m'a recommandée. Il s'agit du « Plan blanc ». J'avais découvert cela en Poitou-Charentes, lors d'un terrible accident sur l'autoroute A10. Cela permettait au préfet de prendre la direction des opérations et de coordonner les différentes initiatives. Ce seront tes collaborateurs et tes services qui m'épauleront dans cette période.

Je réalise que nos ministères sont peu nombreux à pouvoir affronter le drame avec sagacité et puissance. Le Quai d'Orsay dans les affaires d'otages, Bercy lors des

négociations économiques internationales, l'Agriculture lors des crises alimentaires, la Défense lors des difficultés à l'étranger, et l'Intérieur.

Les régionales 2004 approchent. Victime des anciennes pratiques, Alain Juppé qui préside l'UMP va devoir passer la main. Nous amorçons tous deux une réflexion qui fera des ricochets jusqu'à aujourd'hui. Avec Dominique Ambiel et Brice Hortefeux, nos proches, nous commençons à penser les rôles respectifs du chef du gouvernement et du responsable du parti majoritaire. Nous parvenons à la conclusion que le Premier ministre doit être le président du parti, avec un président délégué en charge du quotidien. Un premier ticket Raffarin-Sarkozy s'esquisse ainsi. Le Président le déchire sans attendre. Il refuse ce scénario sur les conseils de ceux qui lui reprochent de t'avoir réservé une place de choix dans le gouvernement. Ces « intégristes » ne mesurent pas la culture chinoise d'un Président qui donne et retient à la fois. Chirac veut éviter que tu ne prennes les commandes de ce parti que tu lui déroberas bientôt. Il aura peut-être tort de ne pas choisir cette voie médiane que nous lui proposons alors. A refuser de composer, les fondateurs auront le sentiment d'être « dépossédés » de l'UMP.

Aux Finances, tu es obligé de jouer plus groupé. Tu mesures le besoin d'alliances européennes, tout en réaffirmant un soutien aux entreprises nationales comme Alstom. Ce dossier apparaît comme l'exemple réussi du patriotisme économique. Nous sauvons des emplois, offrons un avenir à cette belle entreprise et, qui plus est, l'Etat réalise une jolie opération financière. Reste que ta nature te porte plutôt vers les ministères régaliens où l'on peut aller vite que vers des lieux où les décisions s'élaborent à force de compromis. Tu réussiras cependant la négociation sur la baisse des prix dans la distribution.

Nous souffrons ensemble sur le dossier de la TVA à 5,5 % pour les restaurants. Nous perdons car nous n'avons pas les alliés nécessaires. Tu en tireras les enseignements en proposant de nouvelles règles fiscales en Europe. C'est indispensable, sinon les mêmes causes produiront les mêmes effets. Dans les sociétés complexes, sans alliés, il n'est pas de mouvement possible.

Je te vois tous les lundis soir. Tu arrives accompagné de mon ami Dominique Bussereau, secrétaire d'Etat au Budget. Tu as refusé qu'il soit ton ministre délégué, comme nous le souhaitions, le Président et moi. Ton blocage nous a étonnés mais nous avons accepté. Chirac se souviendra du « bon esprit » de Bussereau quand je lui proposerai de le nommer ministre de l'Agriculture dans le gouvernement Villepin. Je t'informe de ce que je sais de l'affaire Clearstream en temps et en heure. Tu me dis ta colère. Nos relations ne sont pas affectées par cette agitation.

Tu quittes mon gouvernement en novembre 2004 pour prendre l'UMP. Nous nous séparons en bons termes. C'est à cette époque que l'objectif de victoire en 2007

s'impose à toi. Je comprends ta logique, ta stratégie, ton besoin de mouvement. Tu viens me l'annoncer à Combloux. Tu es accompagné de Cécilia. Nous nous enfermons tout d'abord dans le bureau du maire pour procéder aux derniers réglages du budget 2005. Et alors que tu es partant, tu batailles sur tous les sujets. Au bout de deux heures, nous retrouvons nos épouses qui ont eu le temps de visiter le village, guidées par le maire, Raymond Turri. Je vous invite à dîner à l'Eclaircie, l'un des restaurants les plus hauts de la station. C'est là que tu me dis pour la première fois : « Je ne sais pas si je serai candidat en 2007 mais je n'accepterai pas qu'on me l'interdise. »

### *Toi au parti, moi au gouvernement*

Toi au parti, moi au gouvernement, nos relations restent bonnes. J'ai besoin du soutien des militants. Et tu as besoin de mon entregent pour que les choses restent possibles avec Chirac. Un mois avant l'échec du référendum, au printemps 2005, tu me dis ton accord pour revenir au ministère de l'Intérieur. Nous bataillons au coude à coude pour l'Europe. Tu viens à Poitiers, pour un meeting très amical. C'est le moment où la presse s'intéresse à ton couple. Tu donnes admirablement le change, et tu ne t'en ouvres pas une seconde auprès de moi. Nos relations ne sont pas de cette nature.

Dominique de Villepin me succède à Matignon. Mon ancien ministre des Affaires étrangères puis de l'Intérieur affirme ouvrir une nouvelle ère et n'est pas du genre à rendre excessivement hommage à son prédécesseur, ni à s'inscrire dans le fil de son action. Plutôt à passer l'ancienne vie commune au fil de l'épée. Il a bien progressé depuis. Toi, Nicolas, tu sais évoquer les actions que nous avons menées ensemble. Moins que Thierry Breton, Jean-Louis Borloo ou Renaud Donnedieu de Vabres, mais régulièrement, honnêtement.

Nous ne perdons pas le contact. Signe que nos systèmes ne sont pas hostiles. Nous nous téléphonons le dimanche. Tu t'assures que tes proches qui ont rejoint le gouvernement Villepin, Brice Hortefeux et Christian Estrosi, soient attentifs aux dossiers de Poitou-Charentes que je leur recommande. Nous nous revoyons régulièrement à déjeuner après mon élection au Sénat.

Quitter Matignon vous entraîne dans des turbulences réelles. L'atterrissage vous laisse parfois démuni, plus hésitant que vous ne l'êtes en temps normal. C'est dans ces moments que les marques d'attention, si ce n'est d'affection, sont importantes et que le respect du protocole vous rassérène quand auparavant il ne vous faisait ni chaud, ni froid. Tu l'as sans doute compris. Alors quand j'arrive à l'Intérieur, tu me rappelles mon ancien statut en plaçant à l'entrée un piquet d'honneur ou en venant me

raccompagner à ma voiture. Je le note, mais ma mémoire privilégie toujours la première poignée de main. C'est là que tout commence.

Une rencontre avec toi se déroule toujours de la même façon. Il y a d'abord ce temps où il faut que tu parles, que tu traces les perspectives, que tu dessines le cadre de la discussion. Ensuite, tu sors de toi et tu te connectes bien à ton interlocuteur. Tu n'es pas très demandeur de conseils mais tu les acceptes et souvent même tu en tiens compte.

### ***Dur et chaleureux***

Un jour, je te fais une apologie de la gentillesse, « première qualité de l'intelligence » selon Voltaire. Tu viens d'accéder à une de mes propositions, organiser ton premier meeting après l'investiture de l'UMP à Poitiers, et je t'en remercie d'un « C'est gentil » qui te voit démarrer au quart de tour. Tu rétorques : « Non, ce n'est pas gentil, c'est important. » Je dois te faire valoir que tu n'as rien à craindre de la gentillesse, que « les gentils ne sont pas forcément des cons, bien au contraire ». Et j'ajoute que l'époque est très demandeuse de gentillesse, manifestation du bon traitement de tous par chacun, signe d'égalité sociale quand le mépris suinte. Je finis par emporter la décision en rappelant que Mazarin décrit aussi le rusé comme gentil...

L'amusant sera de retrouver cet argumentaire développé par une amie commune, grande communicatrice devant l'Eternel, qui me dira le tenir de toi. Preuve que tu peux intégrer les idées des autres et en faire ton miel, quand on te caricature cuirassé de certitudes, inapte à la synthèse et rétif à tout ce qui ne naîtrait pas de toi.

Et je peux même témoigner que tu sais être très « gentil » avec ceux que tu apprécies, que tu sais échapper à tes manières de chef de guerre, de gaillard boostant ses troupes. Tu es capable d'être très chaleureux quand tu veux remercier, séduire, consoler. Quand Johnny Hallyday fut pris dans la tourmente suite à son exil fiscal en Suisse, il était confus d'avoir pu te mettre dans l'embarras, toi dont il est l'ami mais aussi le soutien politique. Tu lui as remonté le moral, avec une flamme et une vérité qui l'ont beaucoup ému.

On ne sacrifie pas quarante ans d'amitié pour un coup de pub.

L'étonnant, c'est l'amplitude de tes réactions. Tu n'es ni dans le neutre, ni dans le retenu. Tu tombes le masque des hypocrisies et des dérobades, au risque d'en devenir transparent. Quand ça ne va pas, on le devine immédiatement. En Conseil des ministres, quand tu avais une contrariété sur le feu, quand tu étais en désaccord, tu t'asseyais immédiatement. Tu refusais le cérémonial du café partagé, tu ignorais les poignées de main. Tu étais blanc comme un linge. Et on s'attendait à ce que l'assaut ne tarde pas. A l'inverse, tu sais rire, chanter, être adorable et amusant quand tu te

détends. Ta météo personnelle est comme celle de la Bretagne, il fait beau plusieurs fois par jour.

Tu peux être dur et chaleureux. L'un, puis l'autre. Mais tu es assez prévisible, tu ne déstabilises pas ton monde. Tu ne prends pas à contre-pied, tu ne déséquilibres pas par des sautes d'humeur incompréhensibles. Ou des volte-face ahurissantes.

A ceux qui me demandent : « Rassurez-nous, Sarkozy nous fait un peu peur », je réponds, honnêtement et sincèrement : « Ne craignez rien, c'est un grand professionnel, il ne fera pas courir de risques à la France. »

onné à Dominique de Villepin, lors de la passation de pouvoirs : « Apprends à te reposer. »

### ***« J'ai la longueur qui me rentre dans la largeur »***

Sur toi, comme sur Chirac, la lassitude ne semble pas avoir de prise. Quand par extraordinaire le Président est harassé, il lance : « J'ai la longueur qui me rentre dans la largeur. » Et puis, il s'arrête une microseconde et ça ne tarde pas à repartir. Même son accident cardio-vasculaire, passé les précautions d'usage, ne semble pas avoir réussi à le modérer réellement. A l'inverse, quand mon gouvernement a dû rendre les armes, j'ai vu beaucoup de mes ministres sombrer dans un état d'abattement. Certains m'ont avoué qu'il leur avait fallu un an pour récupérer totalement. Un cow-boy comme Francis Mer, qui paraît d'une grande solidité, a lui aussi mis du temps à remonter physiquement la pente.

Moi, j'ai eu besoin d'un été pour émerger à nouveau. Il a fallu en septembre mon succès aux sénatoriales, pour que s'achève la phase de décompression. Cette étape a commencé par quinze jours totalement *off*, en Crète, où je n'ai fait que dormir, manger, nager. C'est pourquoi ceux qui réenfourchent immédiatement leur cheval me paraissent venir d'une autre planète. Si Chirac a pu toucher le fond après sa défaite de 1988, tu ne sembles pas, Nicolas, avoir encore connu ce genre de trou d'air. Peut-être tes fonctions ministérielles et ta campagne présidentielle démarrée officieusement, voici déjà cinq ans, t'en ont-elles préservé ?

La politique se met souvent à table. Le temps des banquets républicains s'estompe, remplacé par les dîners-débats. Quant aux déjeuners de presse, cela demeure une manière facile et agréable de faire passer ses idées et de prendre la mesure des réactions des médiateurs. Pour avoir le temps de manger, la meilleure façon est de

laisser la parole à un beau parleur ou à une pipelette qui veut étinceler, ce qui vous permet de terminer tranquillement votre assiette. Avantage de l'écouteur sur le discoureur.

Avec ses amis politiques, c'est toujours autour d'une table que l'on prend le mieux la mesure des résistances et des empathies, des proximités et des stratégies. C'est là que l'on mêle chose privée et affaires publiques, comme souvent dans les pays latins. Les échanges peuvent être vifs puis passer au personnel, au trivial. En face à face, Chirac montre un réel intérêt pour la famille de son vis-à-vis. Et avec Dominique de Villepin, nous évoquons souvent les questions de fond de la relation au pouvoir.

C'est d'ailleurs avec Villepin qu'il est le plus agréable de déjeuner. Il aime le bon vin, le fromage, le pain. Il mange de bonne humeur et se débrouille pour ne pas mettre son invité en situation d'infraction gourmande. Les pieds sous la table, il est agréable, disert, jovial, ne joue plus de rôle. Dans son bureau, il est rarement immobile. La table le fixe.

Chirac, lui, ne donne pas le sentiment de se préoccuper de ce qu'il a dans son assiette. Rustique ou élaborée, en cuisine, il est bilingue. En solide comme en liquide, le Président a un coffre dont je n'ai pas encore mesuré la profondeur. A l'inverse, Giscard était très attentif à la composition de ses menus. Il pouvait même tester les plats qu'il entendait servir lors des dîners de gala. Chirac, lui, s'inquiète vaguement de ses « accessoires » : bière, pain, fruits. Juppé a fait beaucoup de progrès, Bordeaux lui a fait du bien. Quant à toi, Nicolas, je dois bien confesser que tu serais capable de couper l'appétit à tes invités et de leur imposer ton régime maigre. Ce qui ne pourrait que profondément peiner le bon mangeur que je suis. Je me console en constatant que tu es moins résistant aux desserts qu'aux entrées.

Il n'y a qu'au matin que tu laisses aller ta faim. Lors des petits déjeuners de travail, où chacun arrive avec l'estomac déjà lesté d'un café matinal, tu es l'un des seuls à apprécier les œufs au jambon, les omelettes au fromage ou autres nourritures roboratives. C'est ensuite que ça se gâte. Midi ou soir, tu te surveilles. Pas de gras, pas de pain, pas de vin. Et le pire, c'est que tu peux malignement intimer à tes commensaux, des « Mais, reprends-en donc ! Ne te gêne surtout pas pour moi ! ». Comme s'il était simple de se laisser aller devant ce monstre de volonté que tu es devenu et qui serre la ceinture à sa boulimie, si fier de sa ligne retrouvée, tel un reproche vivant aux kilos des autres. J'ai trouvé une faille : à l'apéritif, tu ne prends qu'un Perrier mais avec une telle quantité de cacahuètes et de pistaches que tu pourrais t'offrir un cognac-tonic.

A ce niveau de responsabilités, même entouré de bons vivants, cela ne dégénère jamais en rigolade de fin de banquet. L'exercice du pouvoir interdit de faire la fête, de perdre mesure et contrôle. Il faut avoir à portée une compagnie de bons copains,

pour transgresser un rien, en sachant précisément qu'on le paiera le lendemain. A Matignon, je m'étais fixé comme règle de ne pas boire plus d'un verre de vin rouge par repas. Le maître d'hôtel se chargeait d'y veiller. Et je négociais avec lui quelques dérogations.

### *Le vélo et la montagne*

Un point sur lequel vous divergez avec le Président – ce n'est pas le seul, rassure-toi –, c'est sur la pratique sportive. Jacques Chirac emprunte à Churchill son fameux « no sport ». Guy Drut a bien essayé de s'improviser professeur de gymnastique dans les jardins de l'Hôtel de Ville. Ce fut peine perdue. Pire, le Président sermonne ceux qui font de l'exercice. Apprenant que j'aimais la marche en montagne et que je partais en randonnée, au pied du Mont-Blanc, il me faisait la leçon : « Attention à ne pas trop en faire. Sinon, tu finiras comme Chaban, tu ne pourras plus arquer. » Grand tennisman et grimpeur d'escalier quatre à quatre, Jacques Chaban-Delmas, Premier ministre de Pompidou, avait effectivement des problèmes articulaires. De là à s'interdire la marche à pied...

Avec toi, Nicolas, il fut question que nous fassions un peu de vélo, en peloton. J'avoue que cela tenait de l'opération de communication et que cela n'eut pas de suite. Tu tournes autour de l'hippodrome de Longchamp depuis toujours, quand je préfère marcher nez au vent. Activité dans laquelle j'entraîne parfois certains de mes compagnons de parti, plus intéressés par l'assurance d'un tête-à-tête que par la conquête des sommets. Les veilles de remaniement ministériel, mon ami Philippe Douste-Blazy est ainsi un excellent compagnon d'alpages.

J'ai même réussi à faire marcher Jean-Louis Borloo dans le parc de Versailles. C'était après un déjeuner et avant les derniers arbitrages sur le plan de cohésion sociale.

Nicolas, tu as les impressionnants mollets de tes efforts, je le confirme. Et tes performances de joggeur rivalisent avec celles de Dominique de Villepin. Sur ce terrain, je vous laisse à vos coude à coude. J'ai depuis longtemps abandonné les sprints de ma jeunesse. Je préfère les lentes mais longues déambulations dans la campagne et la montagne. Je connais la splendeur de la Mayenne à Château-Gontier, j'apprécie de traverser le plateau du Larzac, j'aime surplomber Collioure, et j'ai beaucoup tourné autour du Mont-Blanc. Marcher est une belle façon d'être français.

En politique, il y a un affrontement strictement physique qui se joue. Tu m'as dit une fois : « Avec nos physiques, il en faut de la force pour assurer la même présence. » Chirac est très servi par sa haute stature. Il a une silhouette à descendre les Champs-Élysées, à attendre son hôte de marque en haut des marches du palais. De Gaulle et Giscard bénéficiaient de ce même avantage. Chirac en redouble l'impact par le

dynamisme qu'il dégage et qui ne s'exprime jamais mieux que quand il descend dans l'arène populaire serrer des mains.

Nicolas, tu as le même allant. Mais, pour te bâtir une image d'envergure, tu te laisses parfois aller à durcir le regard. L'intéressant, c'est que tous ces efforts signalent que tout ne t'a pas été donné d'avance, comme aux jeunes princes bien nés. Mitterrand se grandissait par la froideur et l'ironie. Toi, tu y ajoutes la passion, la volonté, quand Chirac libère son aisance, aidé par sa grande carcasse, par sa bonhomie. Tu signifies ainsi que ton autorité vient du dedans, que tu es allé la chercher dans les profondeurs.

Le charisme a son importance, mais la gestuelle est tout aussi décisive. Ségolène Royal brouille déjà le jeu en imposant sa féminité dans un aréopage ultra-masculin où les codes et les images sont frottés de testostérone. Mieux, dans ses gestes mêmes, elle signifie qu'elle est accueillante, qu'il n'existe aucune barrière entre elle et le pays. Sa manière d'écartier les bras, veste de tailleur ouverte, chose rare dans le vestiaire féminin, me semble très travaillée. Elle la joue très prêcheur interactif, très mère œcuménique d'une patrie qu'elle croit perdue.

Toi, Nicolas, tu as fait ton succès sur ta pédagogie, sur ta capacité à accoucher d'idées, de propositions. Tu as une communication qui va chercher l'évidence. Tu construis un raisonnement qui s'impose à celui qui l'écoute. Tes gestes structurent, ponctuent, surlignent. Et ces marqueurs de ta conviction par leur ampleur, leur netteté, ces poings sur la poitrine qui disent combien tu crois à ce que tu dis et combien tu veux convaincre, pourraient apparaître comme des barrières entre toi et les autres. Tu as su apaiser ta gestuelle.

L'image idéale du candidat est celle d'un piéton dans la société, accessible, disponible. La manière dont on marche indique elle aussi si on est prêt ou non à s'arrêter, à écouter, à entendre. Ta façon d'avancer, à l'arraché, en homme pressé, en responsable déterminé, évolue au fur et à mesure que l'échéance approche.

On conquiert l'investiture par l'offre, celle de l'image notamment. On gagne l'élection par la demande, ce sont les questions qui choisissent la meilleure réponse.

La séduction est un registre obligé du politique. Tous les Présidents ont inventé leur manière. Chirac, c'est la séduction directe. Cela fait partie de sa personnalité. Laquelle mélange gentillesse, éducation à l'ancienne, et stratégie de toujours. Baisemain et vraie empathie pour l'humanité. Si Chirac peut séduire, il séduira. Amis comme ennemis, hommes comme femmes. Pour lui, c'est naturel.

Nicolas, je te sens plus en courant alternatif sur la question. Tu ne fonctionnes pas en continu. Tu sais être en mode *on*, en mode *off*. Témoinnant ainsi d'une modernité

certaine, d'une capacité à t'adapter au moment, à l'interlocuteur et à ne pas lui servir perpétuellement ton grand numéro.

Cela dit, et en ce domaine particulièrement, il faut éviter de forcer sa nature. Une campagne présidentielle est un formidable révélateur qui met à nu les caractères. En 1995 comme en 2002, les Français connaissaient précisément la vérité de ceux qu'ils allaient élire ou répudier. Ils étaient sans illusion sur les candidats. Ils avaient toutes les données pour décider. L'épreuve de vérité avait passé au scanner les ressorts et les réticences de chacun des postulants.

Bien sûr, on peut améliorer son look, ses attitudes, sa gestuelle, mais on doit être soi-même. Autrement, ça finit par crever l'écran du fabriqué. Personnellement, je me suis toujours refusé à travailler cela. Il faut éviter de se réinventer un personnage de comédie. C'est une violence envers soi-même qui ne peut que vous desservir au final. N'oublions jamais que la campagne française est si dure qu'elle révèle toujours la vraie personnalité des candidats. Ta force est ton authenticité.